

Je suis née à Bruxelles, le 12 novembre 1959, seconde d'une famille de cinq enfants, dont quatre filles. Nous avons déménagé à Liège où j'ai grandi et où je vis toujours.

Après mes études de philosophie, j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari, Jean-Marie Lemaire, un psychiatre qui aujourd'hui travaille une bonne partie de son temps en Italie, notamment à Turin. Il m'a appris quelque chose d'important : le fait de renoncer de vouloir répondre à toutes les questions, le fait que la recherche de solution était parfois plus importante et plus intéressante que la solution elle-même. Sa pratique, la clinique de la concertation, me semble exemplaire de la fécondité de ce processus. Nous avons eu un enfant, Jules-Vincent, qui va bientôt avoir 18 ans, et qui est mentionné dans le livre, puisque c'est lui qui m'a appris la pratique des malentendus.

Mes études de philosophie m'ont mené tout droit au chômage, ce qui est assez fréquent en Belgique, où la philosophie n'est enseignée qu'au niveau universitaire. J'ai donc repris des études de psychologie. J'ai découvert l'éthologie et je me suis passionnée pour les humains qui travaillent avec les animaux. Ce second diplôme allait déboucher, paradoxalement, sur un retour à ma première formation puisque le département de philosophie de l'université de Liège m'a engagée dès l'obtention de mon diplôme de psychologue. Je ne voulais pas abandonner ma passion pour les hommes — et les femmes— qui étudient les animaux : comment concilier les deux domaines ? La philosophie des sciences pouvait le permettre : il fallait entreprendre une philosophie ou une anthropologie des sciences consacrée à de l'éthologie. Isabelle Stengers et Bruno Latour ouvraient la voie à une pratique passionnante : suivre les scientifiques dans leur pratique, comprendre comment ils rendent leurs objets intéressants, rendre compte du patient travail d'invention et de traduction mis en œuvre. Cette double rencontre, et l'amitié qui nous lie depuis est très importante pour moi. J'ai réalisé mon premier essai d'anthropologie de l'éthologie en suivant un éthologue Israélien sur les traces d'un oiseau extraordinaire : celui que les anglo-saxons appellent le « babbler ». Une question me semblait importante : comment, au départ d'observations, les scientifiques arrivent-ils à construire une théorie ? Comment rendre compte des multiples influences qui participent à son élaboration : l'influence politique, la question du genre de l'observateur, la qualité des dispositifs, les conditions de terrain et l'animal lui-même, comme acteur de cette création de savoir.

Ma thèse a prolongé ce travail en tentant de comprendre comment les théories des émotions peuvent elles-mêmes faire l'objet d'une analyse de ce type. La partie consacrée aux émotions chez l'humain a fait l'objet d'un livre, déjà publié chez Eleuthera. Cette recherche m'a fait connaître ce qui allait devenir pour moi très important, tant dans le domaine de l'ethnopsychologie que de l'éthologie : les recherches féministes. La déconstruction engagée qu'elles proposent, et qui renonce à vouloir séparer le champ scientifique et le champ politique produit une épistémologie inventive et souvent pleine d'humour. J'essaie d'en être une digne héritière.

Je travaille aujourd'hui à cheval entre les deux domaines, celui de la psychologie humaine et de l'éthologie, dans une perspective qui me mène à m'intéresser de plus en plus aux conséquences politiques de nos choix théoriques : ce qui me conduit à m'intéresser de plus en plus à, d'une part, la question de « comment vivre avec l'animal », et d'autre part aux questions politiques que nous posent aujourd'hui les pratiques psychothérapeutiques avec l'humain.